

HANTÉ

LA MAISON  
SANS  
SOMMEIL

THIBAUT VERMOT

casterman



La Maison sans sommeil

Casterman  
Rue Haute 139  
1000 Bruxelles  
Belgique

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-28341-1  
N° d'édition : L.10EJDN002786.N001

© Casterman 2020 pour la première édition  
© Casterman 2023 pour la présente édition

Couverture © Patrick Connan

Composition et mise en pages  
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en septembre 2023, en Espagne, par Liberduplex  
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,  
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).  
Dépôt légal : octobre 2023 ; D.2023/0053/231

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Thibault Vermot

**HANTE**

La maison  
sans sommeil

**casterman**

*Des centaines de bougies – peut-être –,  
Trois bougies – peut-être... –  
Pas de lumière, pas de repos  
Pour mon esprit.  
Et cela – cette chose même –  
Dans ma maison.*

*Prie, mon ami, pour la maison sans sommeil,  
Pour qu'on éclaire une fenêtre !*

*D'après Marina Tsvetaïeva*

## Prologue

*Ils m'appellent Cauchemar.*

*J'ai oublié d'où je viens et je vis depuis mille ans. J'ai perdu toute ma peau. Puis quand je n'ai plus eu de muscles, de veines ou de tendons, mes os sont tombés. Maintenant je n'ai plus de corps, je ne suis même plus une ombre, mais le froid est resté.*

*Je me cache dans les coins sans soleil, les caves où tout pourrit et tout se couvre de poussière.*

*Personne ne me voit, mais la nuit on me devine. Quand ils dorment, je passe par les tuyaux, je rampe sur les parquets, je grimpe sur les lits, je tire les draps — et j'attends qu'ils se tournent vers moi, qu'ils remuent, qu'ils respirent fort.*

*Je me glisse par leurs narines, je m'enroule autour de leurs cerveaux, et je serre.*

*Je n'ai connu que le malheur, il faut bien que je leur en redonne un peu.*

*Je leur montre des lieux étranges, des escaliers sans fin, des monstres qui ouvrent un million d'yeux jaunes, des choses qui courent pour les dévorer avec des mains comme des crochets. Un million de dents pointues. Je prends toutes les formes. Je connais leurs points faibles ; je tire la ficelle ; je murmure jusqu'à ce qu'ils crient et se bouchent les oreilles pour ne plus entendre.*

*Un jour, j'ai dit à une petite fille de chercher un couteau et de tous les tuer. Je le lui ai chuchoté encore et encore. Elle s'est réveillée d'un coup. Avant qu'elle ne me trouve, j'avais déjà filé par les tuyaux – tout en bas.*

*Puis j'ai attendu.*

*Oh, je n'ai pas attendu longtemps. Un peu après, il y a eu des bruits de tiroir de cuisine, un glissement de métal, de grands cris et des hurlements venus d'une chambre, puis d'une autre. Des gargouillis. Puis il y a eu le silence.*

*J'attends le prochain.*

## 25 août

Au détour des brumes, la ville apparut en contrebas. Le camion s'engagea dans une série de virages et commença la descente. « Ce que tu vois tout autour, c'est pas des collines. Ce sont d'anciennes falaises. Avant le fleuve passait par ici ; il devait être aussi large qu'un océan... Mais il a fini par se retirer, et ils ont construit la ville dans ce creux, entre les falaises. »

Paul hochâ la tête, les yeux alourdis par le sommeil.

*Alors comme ça, c'est ici que tu vas t'installer et vivre, désormais.*

Derrière eux, le bruit des meubles mal fixés aux sangles se faisait entendre à chaque virage.

— Elle est où Maman ? fit Paul d'une voix pâteuse.

— À l'heure qu'il est, fiston, elle doit avoir fini de nettoyer la maison. Et on n'aura plus qu'à poser les meubles !

Nouveau virage, nouveaux grincements à l'arrière du camion.

— Enfin, soupira Papa, s'ils arrivent entiers !

Dans les derniers kilomètres, Paul repassa dans sa tête les images de la vie d'avant. La cour d'une école de campagne où Talid, Antonin et lui trouvaient toujours moyen de perdre leur ballon de football dans les hautes herbes du champ d'à côté. Les parties de billes avec Lucie et Lola, imbattables. « La Sixième, c'est le bon moment pour changer d'école, fiston... De toute façon, toi et tes petits amis vous auriez été répartis dans des classes différentes. C'est ce qui arrive neuf fois sur dix. »

Paul trouvait dommage de ne pas avoir laissé sa chance à la seule fois sur dix qui restait. Quand ses parents avaient annoncé qu'ils partaient, quelque chose dans son cerveau avait hurlé : *Mais je voulais revoir Lucie !, Mais on avait une revanche en cours avec Talid aux tirs au but !, Mais je veux pas quitter la maison où je suis né... !*

Mais comme Paul était un garçon poli et bien élevé, il n'avait rien crié du tout. Maintenant, c'était trop tard.

Ils entrèrent dans la ville. Tout de suite Paul vit qu'elle n'était pas construite comme là d'où il venait, que les murs n'étaient pas faits pour capter le soleil, et que les hautes maisons se tenaient le long des rues comme des statues enroulées dans leur cape de brouillard. Il eut un frisson et regarda passer les fantômes de pierre, maussade.

— On arrive. C'est ici.

La voix de son père le fit sursauter. Un bref instant, elle lui avait paru nouée. Mais il regardait son fils avec un sourire quand même.

— J'espère que ça va te plaire. Ça n'est pas n'importe quelle maison, Paul.

*Réfléchis bien à ce qu'il vient de dire, ricana une autre petite voix sous son crâne. Ça veut dire qu'ils l'ont payée cher. T'as intérêt à ne pas cracher dans la soupe, Paul. T'as intérêt à apprécier la nouvelle maison !* Le camion fit crisser les graviers d'une allée ; Maman avait ouvert le portail. Papa coupa le moteur et ils demeurèrent

tous deux pensifs, devant la haute maison. Une vague de brume faisait disparaître la moitié du toit. C'était une de ces maisons de maître aux coins de brique, au décor de silex ; mais Paul reconnut en silence qu'elle avait quelque chose de spécial, sans savoir quoi exactement. Les murs semblaient avoir froid. Les fenêtres ressemblaient à de grands yeux distraits.

— On appelle ça le *charme*, souffla son père dans un rire.

Maman apparut sur le perron. Elle fit claquer des torchons pleins de poussière dans l'air vide. La poussière l'entoura. Elle se tourna vers eux — peut-être ne les avait-elle pas entendus arriver. Puis elle leva le bras et leur fit signe. Paul lui trouva quelque chose de crispé ; mais une fois sorti du camion, il s'aperçut qu'elle souriait.

— Tout s'est bien passé ? demanda Papa.

— Oui, acquiesça Maman. J'ai aéré, lessivé les murs, passé la toile partout. Et cette sacrée poussière... ! Il faudra poncer les parquets du deuxième, c'est urgent.

— Mmh, grogna Papa. En attendant faut décharger le camion. Je dois le rendre ce soir.

Paul esquissa un sourire. Il savait que son père détestait qu'on lui suggère ce qu'il devait faire ou pas.

Quand le camion fut vide, le ciel enfin dégagé de nuages apparut bleu foncé, proche de la nuit. Papa grimpa dans le camion. Paul et Maman s'en furent dans la cuisine préparer à manger. « Prends les packs d'eau et descends-les à la cave, veux-tu ? », dit Maman. « Ton père a acheté de quoi tenir pendant une guerre ! »

« D'accord, Maman », répondit Paul. Et il s'employa à transborder les bouteilles d'eau en bas. La porte de la cave se situait dans un recoin de la cuisine. Il ouvrit la porte, passa trois marches, se trouva devant une seconde porte. Une sorte de sas avait été créé entre la cave et la maison. Il déverrouilla la seconde porte et se trouva au sommet de l'escalier, qui s'enfonçait dans l'ombre. « L'interrupteur est tout en bas, résonna la voix lointaine de sa mère. C'est pas très pratique ! »

Paul descendit, et au bas des marches il buta contre un portillon – quelques lattes de bois tenues par du fil de fer – puis trouva l'interrupteur. La lampe grésilla au plafond.

Un tas de cartons encombraait une partie de la cave. Paul cala son pack d'eau dans un coin où on ne se prendrait pas les pieds dedans, et se dirigea vers la sortie. Il ne regarda pas derrière lui. Il n'aimait pas les caves. Qui aime les caves, d'ailleurs ?

Quand Papa revint, le « dîner » était prêt. Ils mangèrent leurs sandwiches assis sur les cartons, des petits bols de pickles et de rillettes de thon ponctuaient le plateau de bois. Maman ouvrit un carton avec « Vide-poches » marqué dessus, fouilla, trouva un briquet ; puis elle alluma des bougies pour faire une lumière douce.

— J'ai préparé ta chambre, dit-elle à Paul avec un gentil sourire. Après cette journée, tu dois être fatigué.

— Nous le sommes tous ! affirma Papa, qui se massait le cou d'une main.

Il attrapa le briquet et le fit cliqueter plusieurs fois avant de réussir à faire jaillir la flamme.

— Ce serait peut-être bien le moment de se remettre à fumer, murmura-t-il en direction de Maman. Je crève d'envie d'une clope. Pas toi... ?

Maman eut juste un petit rire.

Avant de monter à l'étage, Papa fixa l'horloge dans l'escalier.

— C'est important, l'heure. Ça permet de prendre possession des lieux. Hein, fiston !

— Oui Papa, grommela Paul, passant à côté de son père et grim pant les marches. Bonne nuit, Papa !

— Paul ?

— Oui P'pa ?

— Attention quand tu montes l'escalier. Ne fais pas ça en chaussettes. Ils ont mis une peinture satinée dessus, ça glisse à mort.

Il passait son pouce sur le bord d'une marche pour montrer qu'il avait raison, que la peinture n'accrochait rien, que ça glissait à mort.

— Oui P'pa.

— 'Nuit fiston ! dit son père.

\*

Paul eut du mal à trouver le sommeil cependant ; les images tournaient dans sa tête, comme un nickelodeon rendu fou. Le défilement de l'autoroute et les copains